

De l'interrogation en tant qu'action

Leo Apostel

Citer ce document / Cite this document :

Apostel Leo. De l'interrogation en tant qu'action. In: Langue française, n°52, 1981. L'interrogation. pp. 23-43;

doi : <https://doi.org/10.3406/lfr.1981.5104>

https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1981_num_52_1_5104

Fichier pdf généré le 04/05/2018

DE L'INTERROGATION EN TANT QU'ACTION

« ¿Por qué me preguntan las olas lo mismo que yo les pregunto? »

Libro de la Preguntas
Pablo Neruda *

1. Propriétés fondamentales de l'interrogation

1. Interroger quelqu'un n'est pas seulement produire des énoncés qui ont une certaine forme syntaxique. Nous savons tous que la phrase interrogative tantôt fonctionne comme expression d'un commandement (« Voudrais-tu être tranquille? »), tantôt comme expression d'une affirmation (« Qui ne sait que l'intérêt nous sépare tandis que l'intelligence nous unit »). Une théorie purement syntaxique de l'interrogation n'est donc pas possible. Interroger, c'est utiliser des actions linguistiques en vue d'un certain but; interroger, c'est questionner. Il est donc normal de déclarer que l'interrogation est une action. Mais de quelle espèce particulière d'action s'agit-il? Si nous prenons au sérieux la thèse selon laquelle une interrogation est une action, quelles en sont les conséquences pour la logique des questions? (ces questions étant les instruments normaux – mais non exclusifs – de l'interrogation).

2. L'interrogation est une action interpersonnelle. Celui qui interroge est une personne et celui qui est interrogé l'est également. Toutefois le prototype répandu de l'interrogation, qui se fait à l'aide d'une question posée par le locuteur A à l'interlocuteur B, risque de nous induire en erreur, si nous le considérons comme le cas le plus général. En fait l'interrogatoire « dual » nous cache certains aspects essentiels de l'interrogation en tant que telle. Je puis m'interroger moi-même; et en fait, explicitement ou implicitement, tout interrogatoire social est accompagné d'interrogations personnelles. C'est parce que je me demande quelle heure il est que je vous demande l'heure. C'est parce qu'en m'entendant vous le demander vous le demandez que vous allez me répondre. Celui qui interroge et celui qui est

* « Pourquoi les vagues me posent-elles la même question que je leur pose? », *Livre des Questions*, Pablo Neruda.

interrogé peuvent donc être la même personne. De plus, le prototype « dual » nous cache des propriétés de l'interrogation. A peut interroger B pour que C (présent et attentif, ou absent et interrogé par B) réponde. Le « B » qui est interrogé peut être aussi bien un groupe de personnes qu'une personne isolée. C'est toute cette multiformité de cas que nous devons garder présente à l'esprit quand nous affirmons que l'action d'interroger est une action interpersonnelle. Du point de vue logique, il est nécessaire de pouvoir indiquer à qui la question s'adresse. Mais cette définition doit être compatible avec les éventualités suivantes : — A et B sont identiques, — A est une personne et B un groupe, — A interroge B comme moyen pour interroger C.

3. Si l'interrogation est une action, interroger implique un effort en vue de modifier quelque chose. Qu'essayons-nous de modifier? En première instance l'effort tend à agir sur celui que nous interrogeons. Toute interrogation vise à provoquer une réponse. C'est pourquoi la théorie de la réponse a paru si essentielle aux chercheurs qui s'intéressent aux questions. Nous devons pouvoir dire quand et pourquoi une énonciation est une réponse à une question. Mais si nous voulons provoquer une transformation de nos interlocuteurs (qui vont nous fournir, espérons-nous, des réponses), nous voulons surtout et avant tout nous modifier nous-mêmes. Nous voulons transformer quelque chose en nous. Quoi? Tout d'abord nous sommes enclins à dire : nos états de croyances. C'est souvent le cas; mais pas toujours. Parfois nous ne voulons pas modifier nos états de croyance mais nos dispositions d'action. Quand nous demandons « Quelle heure est-il? » c'est bien entendu *l'état de notre savoir* que nous voulons modifier. Quand par contre nous demandons à un ami « Où allons-nous demain? » c'est une *décision* que nous voulons provoquer. Bien entendu, s'il me répond « nous allons à Paris » il m'informe (par exemple d'une décision prise hier et oubliée par moi) mais s'il répond « Allons à Paris » il entre en délibération et m'invite à le suivre. Je m'informe ainsi quant à ses préférences et je me sens invité à réagir par une acceptation ou un refus. La « performance » n'est pas plus « informationnelle » dans ce cas que ne l'est la déclaration célèbre du magistrat « Vous êtes mari et femme ». A la question « Que faire? » la réponse n'est pas la communication d'un état du savoir mais une proposition d'action. L'interrogation, que nous avons déjà reconnue en tant qu'action, est un effort qui, parfois tend vers une transformation de nos états de croyance, mais qui, en d'autres circonstances, tend à une modification de nos dispositions d'action. Nous reviendrons plus loin sur la relation *question-réponse* qui est tout aussi essentielle que la relation *interrogateur-interrogé*. Parfois une réponse est une décision, parfois une information. Dans l'application de ces distinctions le caractère verbal ou non verbal de la réponse n'entre pas en ligne de compte : nous disposons d'une multiplicité de symbolismes. Parfois l'action-réponse sera une action linguistique (sans pour autant être essentiellement information), et parfois l'action-réponse sera non linguistique (mais elle peut, même dans ce cas, essentiellement viser à une modification de mon état de connaissance et donc rester informationnelle).

4. Si interroger est une tentative faite pour me modifier d'une certaine façon en agissant sur autrui ou sur moi-même, il est essentiel de reconnaître qu'un effort, en général, n'est pas tout de suite couronné de succès, qu'une tentative ne réussit pas nécessairement tout à fait, tout de suite. Interroger implique assister à une adaptation réciproque non momentanée de différents

systèmes indépendants, même si nous nous interrogeons nous-mêmes. La notion de « *réponse partielle* » est donc aussi centrale que la notion de « réponse » elle-même. Comprendre que l'interrogation est une action, souvent partiellement réussie, qui implique une adaptation réciproque non instantanée, nous amène aux conclusions suivantes :

a) Une question peut provoquer comme effet une « riposte » adéquate, admise par le système intellectuel ou/et linguistique, qui n'est pas une réponse. La riposte serait le refus de la question (affirmant que pareille question ne peut être posée ou qu'il est impossible d'en trouver la réponse), l'admission d'ignorance, ou l'indication d'un interlocuteur plus adéquat.

b) Si la riposte est une réponse partielle, la question doit être reformulée, et se transforme ainsi constamment en continuité avec son passé jusqu'à ce qu'une réponse « satisfaisante » soit acquise. Nous obtenons ainsi des séquences de questions et de réponses. Ce sont ces séquences-là qui forment la meilleure image de ce que l'interrogation peut être. La concentration sur le *couple* simple « question-réponse » nous induit autant en erreur que celle que l'on opère sur le *couple* « interrogateur-interrogé ».

c) A chaque étape du développement d'une séquence, nous devons avoir une représentation partielle de ce que serait une réponse adéquate. Mais cette représentation n'est que partielle dans la mesure où la question demande une constante reformulation. En général nous n'avons pas à notre disposition l'ensemble des réponses partielles ou totales possibles à un moment donné. Nous pouvons poser une question et en comprendre le sens sans connaître l'ensemble des réponses partielles ou totales possibles. Telle est la situation générale. Bien entendu il existe des situations dans lesquelles l'interrogateur connaît à l'avance l'ensemble des réponses possibles mais s'informe seulement pour sélectionner la réponse vraie qu'il ignore; ces situations sont spéciales, bien que fréquentes. N'ayant pas à notre disposition — en général — l'ensemble des réponses possibles, nous n'avons pas non plus à notre disposition les critères qui nous permettraient de séparer une réponse complète et vraie d'une réponse complète fautive ou d'une réponse vraie incomplète. Ces critères de sélection aussi sont en développement graduel et constant (même si nous acceptons que, dans des cas spéciaux, mais fréquents dans la vie courante, les critères sont connus).

5. Si l'interrogation est une action, le fait qu'elle se produit implique qu'elle peut se produire (les conditions de possibilité de cette action sont réalisées) et que l'interrogateur, l'agent, croit à la vérité des énoncés qui sont nécessaires pour qu'il puisse atteindre au moins partiellement son but. C'est dire que celui qui interroge croit vraies les propositions dont les négations auraient comme conséquence l'inexistence de réponses vraies même incomplètes. Nous pouvons ainsi du fait que l'interrogation est une action, déduire qu'une interrogation a des présuppositions. Cette notion essentielle de « présupposition » a des significations multiples :

a) Une question présuppose 1. les énoncés dont la vérité est condition nécessaire pour qu'elle ait des réponses (puisque une action présuppose les conditions nécessaires pour qu'elle puisse partiellement ou totalement être *exécutée*). Une présupposition *faible* 1. est une condition nécessaire de l'existence de réponses partielles; une présupposition *forte* 1. est une condition nécessaire de l'existence d'une réponse complète.

b) Une question présuppose 2. tout énoncé dont la vérité est condition nécessaire de l'existence d'une réponse *partielle* (2. faible) ou *totale* (2. forte)

vraie (puisque une action présuppose 2. les conditions nécessaires de sa *réussite* partielle ou totale).

c) Une question présuppose 3. les énoncés que l'interrogateur doit *croire*, pour qu'il puisse considérer cette question comme un moyen adéquat pour atteindre le but qu'il poursuit (puisque une action présuppose 3. les énoncés que l'agent doit croire pour *vouloir* entreprendre cette action).

d) Une question *suppose* (non pas *pré-suppose*) les énoncés qui sont vrais pendant l'intervalle temporel immédiatement précédant l'interrogation, dans la mesure où ces énoncés décrivent des événements ou processus qui causent l'interrogation (une action *suppose* les événements ou processus qui la causent¹). Si nous synthétisons nos remarques sous 4 avec les remarques faites sous 5, nous voyons que la constante modification des questions due aux processus de recherche dans lesquelles on s'engage pour y répondre (représentées par les séquences questions-réponses), nous forcent à reconnaître qu'avec le temps les présuppositions des questions se transforment. Autrement dit : étant donné que l'ensemble des réponses, complètes ou partielles, fausses ou vraies, se trouve en évolution accélérée ou lente (puisque le critère de sélection caractéristique pour ces ensembles ne reste pas le même), les présuppositions aussi bien que les suppositions évoluent de la même façon.

Nous venons de voir que les questions (une espèce particulière d'efforts, de tentatives d'action) correspondent de deux façons à des états ou situations : d'une part aux situations dont elles surgissent (présuppositions ou suppositions) et d'autre part aux situations vers lesquelles elles tendent (réponses partielles ou totales). S'il en est ainsi, nous devons toutefois aussi reconnaître une dépendance en quelque sorte inverse ; une situation peut (elle ne doit pas nécessairement) également se référer tant aux actions dont elle est le résultat qu'aux actions qu'elle génère. Cette dépendance inverse s'exprime aussi comme suit :

a) Toute réponse peut être une réponse à un ensemble de questions différentes. Bien entendu les rapports entre la réponse et ces différentes questions ne sont pas les mêmes : parfois la réponse est réponse vraie, parfois elle est fausse, parfois elle est réponse totale, parfois elle est réponse partielle. Nous dirons que ces questions sont les questions *appelées* par une réponse. Nous croyons que seule une relation probabiliste peut représenter la notion « la réponse *e* appelle la question *q* ». Si je dis « Il fait beau » et si je considère cette assertion comme une réponse, cette phrase simple peut répondre à des questions différentes, dont nous mentionnons quelques-unes : « Quel temps fait-il ? Pourquoi es-tu joyeux ? Qu'est-ce qui approfondit encore ta tristesse ? Le temps est-il en train de changer ? Pouvons-nous sortir ?, etc. » Toutefois certaines de ces questions sont plus probables que d'autres (en d'autres termes : certaines questions ne sont appelées par cette réponse que si on les insère dans un contexte assez complexe, dont l'apparition est évidemment moins probable que le contexte très simple ou même nul qu'il faut ajouter à d'autres questions pour qu'elles puissent être appelées par la réponse *r*).

1. La multiplicité des significations de la notion de pré-supposition est bien exposée dans Janos S. Petöfi / Dorothea Frank (éditeurs) *Präsuppositionen in Philosophie und Linguistik* (Athenäum Verlag Frankfurt, 1973). Edward L. Keenan et Robert D. Hull : « The logical presuppositions of questions and answers » (p. 441-466), y traitent la question qui nous occupe. La notion de supposition a été introduite par Emily Norwood Pope. *Questions and Answers in English*, 1976, Mouton. Le chapitre 3 est consacré aux « Suppositions ».

b) Si une réponse *appelle* des questions, elle en *soulève* également. Cette nouvelle relation présente autant de complications que la notion de *présupposition*. Une réponse soulève une question si l'action d'affirmer cette réponse ne peut réussir que dans la mesure où nous posons cette nouvelle question (et provoquons ainsi des tentatives d'y répondre). En termes d'action : une situation, qui réalise le but d'une action A1, soulève la nécessité d'une nouvelle action si dans la nouvelle situation ainsi créée, seule cette nouvelle action peut permettre à l'agent de la première de continuer la poursuite de ses buts.

Une réponse soulève *fortement* une question si *seulement* cette nouvelle question permet la continuation du processus interrogatif compte tenu du fait que les réponses précédentes doivent être pertinentes aux questions suivantes. « La réponse *r* soulève la question *q* » se réfère à des situations analogues aux suivantes : « La victoire sera obtenue demain » soulève les questions : « Qu'est-ce qu'on fera de l'ennemi une fois cette victoire obtenue? Quelles sont les causes de la victoire et comment récompenserons-nous nos alliés? Une fois la machine de guerre devenue inutile, comment transformerons-nous l'économie nationale?, etc. » Comme nous pouvons reconstruire de diverses façons le processus interrogatif passé (c'est-à-dire comme nous pouvons lui attribuer plusieurs buts différents), une réponse obtenue qui nous situe à une certaine distance de la position initiale reconstruite peut donner lieu à différentes continuations de la chaîne questionnante. La relation *soulever* est aussi probabiliste que ne l'était la relation *appeler*. Ayant introduit ainsi à côté de la relation « *q* présuppose *e* », les relations « *r* appelle *q* » et « *r* soulève *q* », nous constatons que la présupposition est bien connue et a été largement discutée, tandis que nos deux autres relations « *appeler* » et « *soulever* » ont été peu analysées jusqu'à maintenant. Nous croyons comprendre pourquoi : jusqu'à maintenant l'interrogation n'avait pas été envisagée comme action. Certes, certains l'ont considérée comme un *speech act*, une « action linguistique » et ils ont eu raison. Mais, n'ayant pas reconnu la question monologique comme centrale, ils n'ont pas généralisé cette théorie actionnelle de l'interrogation comme nous le faisons ici. Dès lors que l'interrogation n'était reconnue comme action que de manière marginale, on la caractérisait essentiellement par les *buts* qu'elle visait (les réponses) ainsi que par les *points de départ* dont elle partait (les présuppositions). On croyait — nous avons vu que c'était à tort — que les couples « question-réponse » isolés étaient le fondement de la théorie de l'interrogation, tandis qu'au contraire ce sont les séquences « question-réponse » générées par les tentatives de reformuler et de compléter les réponses, qui sont fondamentales. L'interrogation était en fait vue comme une interruption temporaire et locale de la chaîne des affirmations et des négations. Les relations « *appeler* » et « *soulever* » nous font au contraire insérer la chaîne des assertions dans celle des interrogations.

Si toute réponse « soulève » de nouvelles questions, nous ne pouvons plus déclarer que les chaînes « question-réponse » ont des fermetures naturelles. Elles seront simplement interrompues de fait, mais elles peuvent toujours, à des moments futurs, être ouvertes à nouveau. En principe, nos questions sont aussi déterminantes pour nos réponses que nos réponses le sont pour nos questions. Les sens des réponses dépendent des questions auxquelles elles apportent réponse. Et chaque réponse n'a de sens dans une chaîne que dans la mesure où elle répond à des questions soulevées antérieurement de manière explicite ou implicite dans cette chaîne.

Le problème de formuler les conditions de fermeture « apparente » en l'absence de conditions de fermeture « réelle » devient pour nous un problème urgent. Si nous mettons en rapport nos deux dernières remarques (6a et 6b) avec la théorie générale de l'action, elles correspondent aux deux affirmations suivantes :

- tout résultat d'une action (même si elle est une complète réussite) rend nécessaire de nouvelles actions différentes de la première et
- tout résultat d'action peut être dû à une multiplicité d'actions différentes.

c) Finalement la question se pose de savoir quels sont les rapports entre les réponses d'une part et les assertions d'autre part. Considérons deux situations différentes : d'une part un dialogue, d'autre part un texte d'auteur. Dans tout dialogue, même s'il contient de longues narrations, toute assertion qui n'est pas absurde est une réponse ou bien à une question explicitement posée ou bien à une question soulevée par une assertion précédente. Donc : dans tout dialogue, toute assertion (et tout énoncé qu'elle affirme ou nie) est une réponse et donc *non seulement toute réponse appelle une question, mais même toute assertion appelle une question.*

Quant aux textes, H.G. Gadamer² a bien démontré qu'un texte n'a de signification pour son lecteur, que si le contact avec le texte donne au lecteur la réponse aux questions soulevées par ses parties précédentes. Un seul texte cependant peut être le résultat d'une multiplicité de dialogues et c'est le problème central de l'herméneutique. En tout cas, les assertions textuelles se réduisent donc à des assertions dialoguées et pour les assertions d'un texte vaut donc aussi que toute assertion est une réponse.

Nous concluons que la théorie des assertions est dépendante de la théorie des réponses.

La logique des assertions, dont des esquisses ont été proposées³, doit donc s'insérer comme un chapitre de la logique des actes interrogatifs et des séquences questions-réponses. Mais, nous n'avons pas seulement la logique des assertions (récente et peu développée) à considérer, mais aussi le calcul des propositions (classique et central). Trois options s'offrent à nous :

- ou bien la logique propositionnelle est développée d'abord et ensuite, l'utilisant, nous développons la logique « érotétique » (la logique des questions et des réponses). C'est jusqu'à maintenant la méthode qui a été presque universellement suivie;

- ou bien la logique propositionnelle et la logique érotétique sont développées simultanément. C'est ce qui a été proposé récemment par Ruth Manor⁴;

- ou bien la logique érotétique est développée en premier lieu, et les logiques propositionnelles et fonctionnelles sont développées par après. C'est ce qui a été proposé par R. Collingwood et c'est le programme que défend Michel Meyer⁵;

2. H.-G. GADAMER, *Vérité et Méthode*, Le Seuil, Paris, 1969. Cette vision sur le texte se heurte au fait que la vérification de nos hypothèses sur les dialogues tacites qu'il exprime n'est qu'indirecte : le texte ne répond pas.

3. NICHOLAS RESCHER, *Topics in Philosophical Logic*, Reidel, 1968, chap. XIV, « Assertion Logic ». Il faut remarquer que Rescher développe la logique de l'assertion sans aucune référence à la logique de l'interrogation. Selon nos conclusions elle ne pourrait être adéquate dans ces conditions.

4. Travaux à publier. Des preprints peuvent s'obtenir à l'université de Tel Aviv où enseigne M^{me} Manor.

5. R. COLLINGWOOD, *Autobiography*, Oxford Univ. Press, 1938; M. MEYER, *Découverte et Justification en Science*, Klincksieck, 1979, Paris. Ces deux auteurs défendent la primauté de la logique interrogative sur la logique propositionnelle. M. Meyer se distingue de R. Collingwood en ce qu'il affirme que le *sens* même de toute proposition se définit par référence aux questions.

Quant à nous, qui sommes proches de la position de Manor, Collingwood et Meyer, nous y arrivons par le biais suivant :

– nous partons d'une *logique de l'action* et à l'intérieur de cette logique de l'action,

– la logique de l'interrogation et de l'assertion apparaissent comme deux chapitres spéciaux,

– la logique des propositions se construit par abstraction à partir de celle des assertions et des interrogations.

Dans la troisième partie de cet article nous faisons quelques propositions dans ce sens. Nous empruntons dans notre seconde partie quelques suggestions à une critique des tentatives qu'on a faites jusqu'ici pour développer la logique érotétique. Cette critique est une nécessité pour nous, bien qu'elle montre à quelle distance nous nous trouvons des recherches les plus brillantes dans ce domaine. Quand nous demandons ce qui nous permet d'interroger autrui et nous-mêmes, nous nous rendons compte que cette action consiste en une organisation de nos croyances et de nos préférences, un savoir du non-savoir, une décision sur ce qui est indécidé, qui vise dans certaines directions à se compléter. Nous pouvons poser des questions parce que cette organisation d'un certain passé en vue d'un certain avenir est elle-même un facteur déterminant le passage d'un état du savoir et du vouloir à un autre état du savoir et du vouloir.

S'il en est ainsi, le problème du devenir que rencontre Zénon d'Élée se retrouve dans le problème de la question, *dont le paradoxe, relevé par Platon, est le même que celui indiqué par Zénon*. Pour demander il faut à la fois savoir et ignorer : le pur savoir et la pure ignorance n'interrogent pas, comme le mobile assis dans son lieu initial ou final ne se meut pas.

Comprendre la logique de l'interrogation signifie donc développer un modèle du devenir intellectuel. Vouloir saisir ce devenir dans les structures de la logique formelle va nécessairement nous confronter aux dangers de l'immobilisme. C'est à cette immobilité qu'ont sacrifié les auteurs importants que nous analysons en II. Nous croyons, quant à nous, que le devenir est saisissable par la structure et c'est dans cette problématique que nous nous engageons.

II. La théorie de l'interrogation et la logique érotétique de Aqvist-Hintikka et Belnap-Steel ⁶

Pour concrétiser les propriétés de l'interrogation, énumérées dans notre première partie, nous devons les mettre en rapport avec les logiques des questions. Ce faisant nous devons nous rendre compte cependant de l'abîme que nous franchissons : l'interrogation en tant qu'action n'est pas (nous le rappelons) essentiellement une activité linguistique, bien qu'elle s'exprime fréquemment par le langage. Si elle s'exprime par le langage, elle s'exprime dans le langage naturel, qui est le médium dont nous faisons usage pour exprimer nos tentatives d'augmentation de notre savoir et de notre pouvoir. Les logiques de la question au contraire s'expriment dans des langages for-

6. Lennart Aqvist, *A New Approach to the Logical Theory of Interrogatives*, Filosofiska Föreningen, Uppsala, 1965. « Revised Foundations for Imperative, Epistemic and Interrogative Logic », *Theoria*, vol. 37, 1971, pp. 33-73. Jaakko Hintikka, *The Semantics of Questions and the Questions of Semantics*, 1976. Acta Philosophica Fennica, vol. XXVIII, Issue 4, North Holland Publ. Company.

N.D. BELNAP et T.B. STEEL, *The Logic of Questions and Answers*, Yale Univ. Press, New Haven, 1976.

mels. Si l'action d'interroger fait usage de l'instrument-question, comme l'assertion diffère de la proposition, l'interrogation diffère de la question. La différence est à ce point radicale que Belnap-Steel (p. 11), nous disent « expressément exclue de la formulation est la situation de *problem solving*, de solution de problème ». Or, c'est précisément cette situation-là qui est centrale.

L'interrogation informationnelle commence pour nous par une réorganisation de nos croyances qui en souligne l'incomplétude et qui aboutit à une tentative de les compléter dans une certaine direction. Interroger est savoir, ce n'est pas savoir sur de multiples points et préférer savoir sur certains points. Cette première action interne est suivie par une tentative de formuler soit extérieurement soit intérieurement le genre d'adjonction que nous désirons d'une façon telle que le destinataire de la requête (ou bien nous-mêmes ou bien autrui) peut la décoder. Enfin le destinataire exécute l'action complémentaire qu'est la tentative d'interprétation de la requête en une forme telle que son propre système de croyance peut être pertinent pour elle. Puis, l'action de recherche de la réponse est exécutée par le destinataire, et une tentative d'expression de la réponse s'ensuit. Le cycle se répète n fois. Ces cinq types d'action sont pour nous essentiels. Pour Belnap et Steel cependant une question est avant tout une expression linguistique ajoutée à un calcul fonctionnel du premier ordre, pourvu d'identité et pour Aqvist et Hintikka une question est un énoncé inséré dans un calcul fonctionnel de premier ordre pourvu d'identité mais enrichi de modalités épistémiques et d'impératifs. On peut donc se demander à juste titre si la théorie de l'interrogation-recherche peut avoir quelque affinité avec la théorie formelle de la question. Nous croyons que oui. L'interrogation naturelle que nous étudions utilise aussi des instruments qu'on peut appeler « questions » (même si ces questions ne sont pas toujours verbales).

Nous espérons que la comparaison des propriétés formelles de la question, instrument de l'interrogation réelle, aux propriétés formelles de la question, instrument d'une interrogation simplifiée et schématisée, peut indirectement clarifier cette interrogation naturelle (dont nous venons de décrire quelques propriétés essentielles). Nous présentons donc brièvement les idées essentielles de Aqvist-Hintikka et de Belnap-Steel (A-H et B-S).

A-H analysent (nous reprenons un exemple de Hintikka, p. 22) : « Qui habite ici? » comme suit « Fais en sorte que je sache qui habite ici ». La question se décompose ainsi en deux parties différentes : un impératif (fais en sorte que) et l'objet sur lequel porte cet impératif (un état de savoir « Je sais qui habite ici »). Les questions propositionnelles (dont « Est-ce qu'il y aura une éclipse de la lune ce soir? » constitue un exemple) proposent une alternative finie « Fais de sorte que je sache qu'il y aura une éclipse ce soir ou fais de sorte que je sache qu'il n'y aura pas d'éclipse ce soir ». Les questions catégorielles⁷ (dont « Quel est le point de condensation de l'eau? » est un exemple) ne constituent pas une alternative finie. Elles sont représentées par des fonctions propositionnelles pour lesquelles la requête exige qu'on donne une ou toutes les constantes individuelles rendant la fonction vraie.

En fait on peut considérer les questions propositionnelles comme des cas particuliers des questions catégorielles (une alternative à un nombre indéfini

7. Dans la littérature anglo-saxonne, les questions catégorielles sont connues sous le nom de *Wh-questions* (Who lives here? Which apartment did you take?). Comme en français cet usage n'évoque aucun fait linguistique, nous avons adopté, à la suite d'une suggestion de Michel Meyer, le nom actuel.

ou infini de termes a évidemment comme cas particulier une alternative à deux termes).

H donne les trois définitions suivantes (que nous appliquons à « Qui habite ici? ») :

a) La *matrice* de la question est obtenue si on enlève de l'objet de l'impératif le « Je sais que » et si on enlève à l'expression ainsi obtenue le quantificateur (« Il existe quelqu'un qui habite ici » : $(\exists x) (f(x))$ est réduit à $f(x)$).

b) La *présupposition* de la question est $(\exists x)f(x)$: il existe quelqu'un qui habite ici.

c) La *réponse* à la question est une expression $f(a)$ (où a est une constante individuelle) qui est vraie d'une part, et qui satisfait à la condition suivante : « $K[f(a)]$ implique $K[(\exists x)f(x)]$. » Cette dernière implication est vraie si, et seulement si, « $(\exists x)K (x=a)$ » est donné. Cette dernière condition veut prévenir le dialogue suivant : « Qui habite ici? Jean! Mais qui est Jean? »

Les principes que nous avons posés ne nous permettent pas de suivre A-H :

1. Une variable n'est utilisable que dans la mesure où son domaine de variation est défini. Si on accepte l'analyse de la question de A-H, il faut accepter que, dès le moment où la question est formulée, le type logique de la variable est donné (sinon elle n'est pas définie). Il n'en va pas ainsi, cependant : quand je pose la question « Qui habite ici? » je puis recevoir comme réponse le nom d'une personne, ou d'une institution, tandis que le « ici » peut être identifié à une maison entière, ou à un appartement ou à une chambre. Tous ces cas correspondent à des domaines bien déterminés, mais nous ne pouvons pas spécifier d'avance le domaine de variation de la variable. Par conséquent il n'est pas possible de représenter la question par une expression unique d'un calcul fonctionnel. En d'autres termes : si la question présente un ensemble d'alternatives, en général le système de ces alternatives n'est pas donné d'avance. Même une question propositionnelle, certes souvent bivalente, ne l'est pas toujours (les réponses « oui et non » ou « dans une certaine mesure » sont possibles et montrent que la question propositionnelle elle-même ne prédétermine pas dans tous les cas la forme de la réponse). Nous ne pouvons pas considérer comme compatibles la dynamisation de la question qui caractérise notre première partie et la proposition de A-H selon laquelle une réponse est une valeur particulière d'une fonction propositionnelle prédéterminée dès que la question se trouve posée.

2. La caractérisation de la partie « actionnelle » de l'interrogation n'est pas adéquate : une question ne peut être un ordre parce que tout commandement présuppose entre celui à qui l'ordre est donné et celui qui donne l'ordre une relation sociale hiérarchique qui permet le commandement. Ici au contraire, cette hiérarchie n'est pas présente. La réponse « Je ne sais pas » ou « Je ne désire pas répondre » est normale; tandis que, placées devant un ordre, les réponses « Je ne sais pas obéir » ou « Je ne désire pas obéir » ne sont pas normales dans le même sens ni au même degré. On aurait donc tendance à affirmer que la question ne correspond pas à un *ordre* mais à un *optatif*. « Je préfère savoir que p » ou « Je souhaite savoir que p ». Cette fois-ci ces expressions sont trop faibles. Rien ne nous garantit que l'existence ou l'expression de cette préférence ou de ce souhait amènent autrui, ou nous amènent nous-mêmes, à agir de façon à les réaliser. Le fait que l'interrogation est une action empêche une analyse à l'aide d'impératifs ou d'optatifs (même

si on pourrait déjà considérer comme un progrès la combinaison précise des propriétés des optatifs ou des impératifs avec ceux des expressions épistémiques : A-H prennent leur impératif-optatif très peu au sérieux). Faire un effort pour obtenir une information ou une décision est autre chose que décrire cet effort. Si notre première critique dérivait du caractère dynamique de la question, notre seconde critique dérive de son caractère actif : si je m'interroge moi-même, j'essaie de trouver la solution d'un problème, je ne me donne pas des ordres et je ne forme pas des souhaits. J'essaie de me transformer moi-même d'une certaine façon à l'aide d'un certain effort.

3. Les modalités épistémiques (K ou B c'est-à-dire, savoir ou croire) sont introduites par A-H, à côté des impératifs ou des optatifs, parce qu'évidemment beaucoup de questions sont posées en vue d'augmenter notre savoir. Mais nous ne pouvons attribuer, dans l'analyse des interrogations, aux modalités épistémiques toute l'importance que leur attribuent A-H. Les lecteurs de notre partie précédente le savent. Avant de montrer les conséquences que cela entraîne pour l'analyse logique de l'interrogation, faisons encore remarquer que les propriétés spécifiques de l'opérateur « Kxp » (x sait que p) ne sont pas systématiquement utilisées par A-H; on se demande d'ailleurs si dans plusieurs cas nous ne devons pas utiliser « Bxp » (x croit que p). En général nous ne pouvons pas être amenés au plein savoir à la suite de notre interrogation; le « croire » suffit aussi bien comme but que comme résultat. Si même on garde les modalités épistémiques dans l'analyse de la question il est donc nécessaire à la fois d'utiliser K et B à fond et en interaction et de faire usage des propriétés formelles de K et B.

Toutefois, étant donné les questions délibératives (« Que faire maintenant? ») nous sommes d'avis que nous devons chercher une analyse des interrogations qui dans certains cas particuliers rejoint l'analyse épistémique et dans d'autres cas particuliers, rejoint l'analyse délibérative.

Nous n'en avons rencontré qu'une seule dans la littérature; elle est due à Mackay et malheureusement peu citée. Cet auteur dans son « Informational Analysis of Questions and Commands⁸ » considère que tout agent est caractérisé par un ensemble d'attitudes, de dispositions qui constituent son « état de préparation » (*state of readiness*). En première approximation, ces dispositions s'expriment par des propositions conditionnelles probabilistes concernant des actions (si l'état e se produit, l'agent exécutera avec une probabilité q , l'action A_i). L'interrogateur réorganise ou ajuste les dispositions de celui qu'il interroge, à l'aide des questions posées, d'une façon telle que l'interrogé ajuste à son tour les dispositions du questionneur. Une expression sera donc une question si cette expression est un instrument utilisé *normalement* (cette condition est nécessaire) pour réorganiser les dispositions d'un agent interlocuteur en vue de réaménager les dispositions du premier agent-interlocuteur. La signification d'une question sera la modification visée dans l'état dispositionnel de l'interlocuteur et la signification de la réponse sera la modification des dispositions du questionneur, à la suite de la réception de la question.

Une question délibérative a comme but de modifier — comme on vient de le décrire — des dispositions à l'action. Une question épistémique ou informationnelle a comme but la modification d'une disposition de n -ième ordre (si d est une disposition de n -ième ordre, une disposition à savoir est une disposition $n + i$ ème ordre).

8. D.M. MACKAY, *The Informational Analysis of Questions and Commands*, pp. 470-476, in C. CHERRY (éd) « Information Theory », Butterworths, London, 1960.

Dans la mesure où nous disposons d'une théorie formelle des dispositions⁹ ainsi que d'une théorie formelle de l'action, la logique de l'interrogation peut ainsi être généralisée au-delà du domaine épistémique.

4. H reconnaît lui-même que sa définition de la présupposition est très restrictive et ne recouvre pas ce qui est en général considéré être la « présupposition » d'une question. Nous ne pouvons bien entendu la reprendre parce qu'elle dépend essentiellement du fait que la forme de la question prédétermine la forme de toute réponse possible. L'interrogation a la forme « $(K_I (Ex)f(x))$ » et sa présupposition a la forme « $(Ex)f(x)$ ». Si les présuppositions sont des expressions existentielles avec variables et les réponses des cas de substitutions (vraies) de constantes pour ces variables, l'affinité entre la présupposition et la réponse est tellement forte que l'effort de transformation visé par l'interrogation est réduit au strict minimum. Pour nous au contraire la présupposition d'une interrogation (dans un des multiples sens du mot) peut être un aspect des conditions qui doivent être satisfaites pour que l'action interrogative soit au moins partiellement couronnée de succès. Nous considérons comme réponse toute réplique (verbale ou non) qui aide partiellement à réaliser le but que l'interrogateur se propose. Le lien est bien moins étroit.

Ces définitions ne sont pas encore assez précises mais c'est dans cette direction qu'il faudra chercher la future théorie de l'interrogation.

Belnap-Steel (B-S) développent leur logique érotétique à l'intérieur d'un calcul fonctionnel du premier ordre avec identité, sans y ajouter des impératifs ou des modalités épistémiques. Pour eux, une interrogation (nous rappelons qu'elle est l'acte de poser une question : plusieurs interrogations peuvent poser la même question) est une tentative pour provoquer une réponse directe. La réponse directe est une réplique à la question qui *réalise exactement le but poursuivi, ni plus ni moins*. A-H ne présupposent pas cette notion de réponse directe; pour B-S elle est centrale. Cette réponse directe est un *acte linguistique* (nous voyons donc que dans la théorie de B-S le langage, actif ou purement syntaxique, joue un rôle plus central que dans la théorie de A-H, où la connaissance à cette fonction dominante). B-S donnent comme forme d'une question « *?rs* » où *r* est une requête, et *s* le sujet de cette requête.

Le *sujet s*, dans le cas d'une question propositionnelle, a la forme suivante (A1.....An) : il présente un choix entre un nombre fini de propositions. Dans le cas plus général d'une question-catégorielle, *s* a la forme plus compliquée de « $(x1.....xn, C1xn.....Crnxn+r, A(x1.....xn+r))$ » qui présente une suite de variables *x*, une suite de conditions C sur une partie des variables et une relation A qui est donnée entre ces variables.

La requête indique *comment* la réponse doit répondre à la question. Elle se compose selon B-S de trois parties : S, C, D.

S (la condition de sélection) indique combien de valeurs des variables il faut sélectionner;

C indique dans quelle mesure cette sélection doit être complète (c'est-à-dire doit donner toutes les valeurs qui satisfont à la condition A);

D indique dans quelle mesure chaque élément sélectionné doit se distinguer de tout autre sélectionné.

Nos idées concernant l'action interrogative nous forcent à nous écarter de cette théorie, comme elles nous ont obligés de nous écarter de celle de A-H.

9. *Dispositions*, Éd. par R. Tuomela, Reidel, 1978. Les références à la théorie de l'action seront données plus tard.

1. L'opérateur interrogatif n'est pas réduit chez B-S à un autre (comme il l'était à l'aide de la combinaison des impératifs-optatifs et des modalités épistémiques chez A-H). Nous considérons cette irréductibilité comme préférable. Toutefois, si on l'adopte il faut bien donner les propriétés de l'interrogation par une axiomatique. En l'absence d'une définition explicite nous avons besoin d'une définition implicite. Elle n'est pas présente ici. Nous croyons que nous devons définir le « ? » à partir de la théorie de l'action.

2. B-S adoptent la célèbre maxime de Hamblin (1958) « la signification d'une question est la méthode pour déterminer si une assertion est une réponse complète et directe à cette question ¹⁰ ». C'est en s'inspirant de cette maxime qu'ils proposent leur définition du sujet de l'interrogation. Pour nous, au contraire, la *signification* d'une question est :

a) une méthode pour générer des réponses partielles ou des répliques;
b) une méthode pour générer à partir des réponses partielles et répliques précédentes des reformulations de l'interrogation;

c) une méthode partielle (et non partout définie) pour déterminer dans quelle mesure les répliques ou réponses partielles offertes sont acceptables. Nous arrivons à cette conclusion en regardant la pratique. Si je me demande « Comment vais-je me rendre à l'aéroport? », au fur et à mesure des réponses partielles que je produis je découvre ou/et je rejette des conditions d'adéquation. Et au fur et à mesure de ma recherche, à la fois les définitions de « l'aéroport » et de « me rendre » peuvent changer.

Au lieu de la notion de réponse directe, c'est la notion d'*ordre de préférences sur réponses partielles et indirectes* qui est pour nous centrale.

3. Ces considérations font que, pour les questions propositionnelles, le sujet de la requête ne sera pas une seule suite (A1.....An) mais une multiplicité de séquences de suites (a1.....ar) (toutes des réponses partielles, toutes ces suites étant floues et comportant des éléments flous). La notion de « flou » se réfère aux « *fuzzy sets* » de Zadeh ¹¹. Pour nous, comprendre la question n'équivaut pas à savoir ce qui compte comme réponse totale mais équivaut à connaître des opérations qui augmentent le degré de complétude de réponses partielles.

Ce qui vaut pour la suite (A1...An) vaut également pour les suites x_i , Cx_i , et pour la condition A.

Il en va de même pour les conditions S, C, D. Ces trois exigences ne sont pas d'ailleurs, dans la recherche réelle, s'exprimant en langage naturel, également importantes. Les critères de sélection doivent être temporalisés (ils sont différents pour différents stades du développement des éléments du sujet, et, à chaque stade, ils sont différents en fonction des sélections passées). Les critères de complétude et de distinction évoluent également ainsi. Nous n'avons pas encore d'idée intuitive des relations qui doivent exister entre les développements de la requête et les développements du sujet.

On remarquera que les observations critiques que nous adressons à la théorie A-H sont assez proches des observations critiques que nous adressons à la théorie B-S.

Il est à craindre que les adhérents des deux doctrines repoussent nos observations en affirmant qu'aussi bien B-S que A-H reconnaissent l'existence des interrogations dont nous parlons, mais ne désirent pas s'en occuper puisqu'ils préfèrent l'étude des questions parfaitement claires et précises,

10. C. HAMBLIN, « Questions », *The Australasian Journal of Philosophy*, vol. 36, n° 3, décembre 1958, pp. 159-168.

11. ZADEH, « Fuzzy Sets », *Information and Control* 8, pp. 338-353.

disposant de critères de sélection complets et associés à des ensembles de réponses possibles complètement connus dès le début. Quant à nous, nous reconnaissons qu'il faut toujours schématiser et simplifier. Toutefois nous prétendons que la schématisation poussée jusqu'à ce point élimine l'objet d'étude, c'est-à-dire : l'interrogation elle-même. Ce n'est que dans la mesure où l'interrogation se trouve accompagnée de développement, d'un effort et d'une genèse qu'il existe interrogation. Ce n'est pas étudier la question que de prendre comme prototype un « Quelle heure est-il? », question posée à un adulte pourvu d'une montre *pour qui cet énoncé n'est qu'un stimulus qui le fait regarder la montre, lire un chiffre et le reproduire à haute et intelligible voix.*

Si nous avons commenté ces deux approches, les plus répandues en logique des questions, c'est que nous les considérons comme complémentaires. Nous avons pu inférer de remarques les concernant qu'une théorie adéquate de l'interrogation doit satisfaire à certaines conditions d'adéquation. La formulation de ces conditions d'adéquations augmentait le degré de précision des points de vue présentées dans notre première partie.

La complémentarité des systèmes de B-S et A-H ajoute encore une condition d'adéquation supplémentaire.

Ranier Lang (dans « Questions », Éd. H. Hiz, pp. 311-313¹²) remarque que ni l'approche de Belnap, ni celle d'A-H ne peuvent suffire. Si une question n'est que l'impératif de me faire connaître (ou même de me faire décider), toute action qui a cet effet avec une probabilité suffisamment grande est une exécution de cet ordre. Ne spécifiant en rien la façon suivant laquelle mon état de connaissance ou ma disposition à agir doit être enrichi ou modifié, je laisse libre la riposte de mon interlocuteur qui peut, verbalement ou non verbalement, directement ou indirectement, réagir de mille façons. Dieter Wunderlich (pp. 213-215)¹³, se prononce dans le même sens : n'importe quel événement, ayant lieu à n'importe quel moment futur, transformant mes états de croyance de la façon que je spécifie dans ma question, satisfait selon lui l'ordre épistémique d'Aqvist. Ce n'est pas là, ajoute-t-il, une analyse suffisante de l'interrogation qui demande une référence au questionné, au temps et à l'espèce de riposte désirée.

Mais Lang ajoute très justement que l'approche de Belnap-Steel n'est pas plus adéquate. Pour eux l'interrogation, si on explicite un peu le sens du « ? », n'est pas l'ordre de me faire connaître ou de me faire agir mais au contraire l'ordre d'exécuter une certaine action linguistique, ou, plus étroitement, l'ordre de produire un énoncé d'une certaine forme. Ici rien ne garantit que la perception de cette action ou de cet énoncé produira dans le chef de l'interrogeur une transformation particulière. Pour conclure : A-H se concentrent sur le *but* de l'action-interrogation et B-S se concentrent sur son *moyen*. Mais il faut évidemment combiner les deux en interrelation adéquate. Une question ne peut être qu'une tentative de transformer mes dispositions actives ou cognitives en suscitant des réactions spécifiées (qui auront un effet sur l'interrogeur).

Selon nous, Ranier Lang ne saisit pas toute la portée de sa remarque. Il nous fait en réalité comprendre que l'interrogation en tant qu'action est l'utilisation de moyens en vue d'une fin. Elle comporte donc à la fois une spécification de cette fin (incomplètement, et trop rigidement exprimée par

12. *Questions*, éd. par H. Hiz, Reidel, 1978.

13. Dieter WUNDERLICH, *Studien zur Sprechakttheorie*, Suhrkamp 1976, voir surtout chap. V. *Fragesätze und Fragen*, pp. 181-250.

Aqvist) et des moyens (incomplètement, et trop rigidement exprimés par B-S).

Si je m'interroge moi-même, je spécifie tout autant les moyens et les fins que si j'interroge autrui. En faisant l'effort, tout au long de cet article, de m'interroger sur l'interrogation, je formule et reformule constamment les buts que je poursuis et je provoque des actes de pensée (qui prennent ici la place des actes linguistiques que dans le dialogue interpersonnel je provoque chez autrui) dont j'espère qu'ils vont avoir comme effet de me fournir un modèle de l'interrogation en tant que telle.

La nécessité de combiner et de dépasser les théories de B-S et de H-A découle avant tout d'une juste évaluation de l'importance de l'interaction entre le questionneur et le questionné.

Nous renforçons notre argumentation en faveur de l'interrogation-action, telle qu'elle découle de la complémentarité de nos deux systèmes B-S et A-H, en montrant encore que les conditions de réussite d'un dialogue interrogatif sont, pour une grande partie, des conditions de réussite d'une coopération.

L'interrogateur sera désigné par S et l'interrogé par H. Les conditions fortes de la réussite d'un dialogue interrogatif, informationnel sont les suivantes :

- 1) S désire savoir si p
- 2) S croit que H est capable de lui faire connaître si p (cela n'implique pas que H est déjà au courant de la vérité ou de la fausseté de p mais seulement que H ou bien peut acquérir cette connaissance, ou bien peut agir d'une façon telle que, sans acquérir cette connaissance, il permet à S d'inférer de son action soit p , soit non- p , soit la probabilité de p , soit celle de non- p).
- 3) S croit que H est disposé à fournir à S la connaissance que S désire (décrite en 2) dès que H est mis au courant du désir de S et H l'est en effet.
- 4) S croit que sans l'intervention de H la connaissance désirée ne pourra pas être atteinte.
- 5) S peut produire une action qui sera interprétée par H comme exprimant le désir de savoir si p (et sait qu'il le peut).
- 6) H peut produire une action qui sera interprétée par S comme exprimant soit p , soit non- p , soit q ou non- q (où q est une proposition qui est pertinente pour la connaissance de p); H sait en outre qu'il a cette capacité.
- 7) S croit que H est mieux que les autres tenants des connaissances concernant p (ou au moins : aussi bien que ces autres tenants) capable de l'informer et désireux de le faire.
- 8) Étant donné toutes ces conditions, S se subordonne provisoirement, quant à son attitude envers p , à H.

Nous soulignons que cette liste de conditions se réfère presque aussi fréquemment à H qu'à S. Une théorie de l'interrogation doit spécifier les conditions qu'il faut pour poser une question mais doit également spécifier les conditions qu'il faut pour accepter une question en tant que telle. La description donnée ne concerne qu'une première phase du dialogue interrogatif. En une seconde phase, la question ayant été posée, l'interlocuteur devient actif et il y aurait lieu de décrire aussi soigneusement que possible les conditions de réussite de cette seconde phase.

Nous ne pouvons entreprendre cela dans le cadre de cet article. Nous n'en avons pas besoin en plus, puisque les huit conditions énumérées nous donnent déjà assez de précisions pour relier les conditions de réussite de l'interrogation aux conditions de réussite de l'action collective coopérative.

Pour qu'une coopération entre S et H soit possible 1.S doit avoir comme but d'exécuter une action 2.S croit que H peut l'aider à l'exécuter 3.S croit que H est disposé à l'aider, une fois que l'aide est demandée 4.S croit que H peut l'aider tout aussi bien qu'un autre agent 5.S croit que sans l'aide de H l'action ne sera pas possible (ou tout au moins sera plus difficile) 6.S est capable de signaler à H son besoin d'aide et H est capable de signaler à S sa réponse positive tandis que tous les deux savent que 1-6 sont vraies. Les conditions de réussite du dialogue interrogatif informationnel étant les conditions de réussite d'une coopération, l'interrogation est une action coopérative. Nos deux derniers arguments, respectivement empruntés à la complémentarité de B-S et A-H, et à la coordination des conditions de réussite de l'interrogation avec celle de la collaboration collective, renforcent considérablement la thèse (que nous avons empruntée à notre description de l'interrogation en tant que telle) selon laquelle la théorie de l'interrogation est tributaire de la théorie de l'action.

Nous concluons notre seconde partie par un bref exposé du développement de la logique érotétique :

1. En une première étape (représentée par Gerold Stahl et David Harrah¹⁴) une question est en fait identifiée à l'ensemble (fini ou infini) de ses réponses. Une question dès lors *est* ou bien une disjonction ou bien une fonction propositionnelle. En voulant comprendre l'inférence au cours de laquelle des interrogations interviennent la réduction radicale de cet élément nouveau (la question) à une entité soit propositionnelle soit fonctionnelle permet de n'introduire aucun élément radicalement nouveau, et de comprendre l'existence d'inférences érotétiques.

2. En une seconde étape B-S et A-H¹⁵ ne poussent pas le réductionnisme jusqu'au degré qu'il avait atteint chez Stahl et Harrah : ils reconnaissent la nature *sui generis* de l'interrogation, mais, comme nous l'avons montré dans les pages qui précèdent ni l'originalité ni le dynamisme des interrogations ne sont en fait atteints.

3. Notre point de vue propre augmente d'un degré encore la dynamisation de l'interrogation. Des auteurs comme John Searle et ceux qui l'ont suivi, s'intéressant à l'exécution de l'action linguistique qu'est l'interrogation, semblent déjà le faire. Toutefois, comme on l'a vu, pour nous l'interrogation ne s'identifie pas essentiellement à une action linguistique; pour nous *le contenu sémantique même de cette action linguistique est un effort, une tentative*. Puisque nous ne voulons pas perdre en rigueur ce que nous avons gagné en adéquation, nous devons insérer la théorie de l'interrogation en une théorie de l'effort et de la tentative.

III. Théorie de l'action, heuristique et déduction interrogative

Nous n'avons pas une théorie complète de l'action à notre disposition; nous n'avons que des esquisses. Il ne serait donc pas utile de développer dès maintenant la théorie de l'interrogation dans une de ces théories de l'action qui attendent encore leur maturité. Toutefois la thèse essentielle de notre exposé est que la théorie de l'interrogation (et donc aussi sa logique) doivent

14. D. HARRAH, *Communication : A Logical Model*, Cambridge, 1969 G. Stahl, « Un développement de la logique des questions », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 1963.

15. Voir référence (6).

s'insérer dans une théorie de l'action. Nous allons donc au moins esquisser comment l'interrogation entre dans une des théories de l'action, partiellement développées actuellement.

Roderick Chisholm¹⁶ définit l'expression « Au moment t , l'agent contribue causalement à l'événement qui produit --- dans son effort de contribuer causalement à l'événement qui produirait... » par six axiomes que nous citons ici (à propos de l'expression formelle synonyme « $Mt---$, ... ») :

A.1 Toute occurrence de « $Mt---$, ... » implique $(Ep)(Eq)(Mtp, q)$: quand Mt est applicable, il existe un état de choses décrit par p , et un état de choses décrit par q , tel que l'agent contribue causalement à p dans son effort de contribuer causalement à q .

A.2 Toute instance de « $Mt---$, ... » implique « --- » : si l'expression Mt est vraie, sa première composante est vraie (l'axiome équivalent pour la seconde composante n'existe pas : une action peut ne pas atteindre son but)

A.3 Toute instance de « $Mt---$, ... » implique « $Mt(Mt---$, ...), ... »

A.4 $(p)(q)(r)((Mtp, q) \cdot (pCr))$ implique (Mtr, q) : si l'agent produit p dans son effort de produire q , et si p est cause de r , alors l'agent produit r dans son effort de produire q .

A.5 $(p)(q)(r)(s)((Mtp, q) \cdot (Mt'(r, s) \cdot \neg Mt'(r, q))$ implique $(\neg (t=t'))$ Si un agent produit p dans son effort de produire q , à t , et s'il produit r dans son effort de produire s à t' , et s'il ne produit pas r dans son effort de produire q à t' , alors il est faux que t soit identique à t' .

A.6 $(p)(q)(r)((Mtp, q) \cdot (Mtr, q))$ équivaut à $Mt((p.r), q)$ Si un agent produit à un moment t , p dans son effort de produire q , et aussi r dans son effort de produire q , cela équivaut à ce qu'il produit $p.r$ dans son effort de produire q .

Ces axiomes que nous donnons seulement pour persuader le lecteur que la notion d'action finalisée peut être soumise à une analyse rigoureuse, présupposent, comme on le voit, une théorie du temps, une théorie de la causalité et une logique propositionnelle. Ils pourraient être généralisés de façon à contenir encore des expressions du calcul des fonctions. Les axiomes ne sont certes pas indiscutables; ils sont en outre incomplets (c'est-à-dire : ils ne donnent ni une caractérisation complète de l'action finalisée ni une description complète des rapports entre l'action et les constantes propositionnelles classiques). En outre, le fait qu'ils se fondent sur le calcul propositionnel classique ne nous permettra pas, en dernière analyse, de les accepter, si nous voulons, à leur aide, analyser l'interrogation et si nous persistons à ne pas considérer la logique interrogative comme subordonnée à la logique propositionnelle. Toutefois, ils confèrent une structure et un contenu clair et partiellement adéquat à l'expression $Mt(p, q)$.

Nous allons utiliser cette expression, dans une tentative de décrire l'interrogation.

Pour y arriver nous allons encore ajouter, à la logique propositionnelle classique l'expression « $(Ut(x, p))$ » qui signifie : x produit l'expression « p » et les expressions épistémiques B et K (puisque nous allons nous limiter aux questions informationnelles, malgré que nous avons montré qu'elles ne constituent qu'un cas particulier) :

(1) $Mt(Ut(?p), q)$: l'agent produit au moment t , l'expression « $?p$ » dans son effort de réaliser un but q .

16. Roderick CHISHOLM, « On the Logic of Intentional Action », pp. 38-80, dans *Agent, Action and Reason*, Éd. par R. Binkley, R. Bronaugh, A. Marras, Blackwell, Oxford, 1971.

(2) $q = z . Ut(r)$: ce but q contient à côté d'une situation z aussi l'occurrence de l'expression r .

(3) $Ut(r) C(\text{cause}) B(x, p)$ ou $B(x, -p)$: l'expression r cause le fait que x croit en p ou croit en non- p .

Ce schématisation est évidemment très insuffisant. Nous devons introduire la condition que x est identique à l'agent qui produit l'expression $Ut(?p)$ et, plus généralement, nous devons utiliser des expressions $Mat(p, q)$: l'agent a produit au moment t , p dans son effort de réaliser q . En outre nous devons introduire l'interlocuteur b comme agent finalisé. Nos conditions deviennent alors les suivantes : (1') $Mat(Ut(?p), q)$ (2') $q = z . Mb(Ut(r), B(a, p)$ ou $B(a, -p))$ (3') : = 3 Même cette amélioration reste loin en deçà du but. Nous avons reproché aux autres formalismes qui représentent l'interrogation leur manque de dynamisme. Or le nôtre pêche maintenant par le même défaut : le p qui figure dans le but est identique au p qui figure dans l'interrogation première.

Nous pouvons de deux façons différentes essayer de dépasser la statique :

– ou bien nous affaiblissons 3' : $Ut(r)$ ne cause pas mais rend plus probable la croyance, ou $Ut(r)$ cause une croyance en s qui n'a qu'un lien probable avec p ,

– ou bien nous affaiblissons 2' qui devient $Mb(Ut(r), Bas$ ou $Ba-s)$ (où s n'a qu'un lien probable avec p).

Ces affaiblissements nous donnent aussi l'occasion de formuler des conditions de transformation de la question. Par exemple, si la proposition produite par b ne possède qu'un faible lien probabiliste avec p , à un moment ultérieur t'' , a posera une question différente. Si d'autre part le but est entièrement atteint on peut introduire des règles qui obligent a à poser des questions plus fortes (concernant des q qui impliquent p mais ne sont pas impliquées). Ces règles – dont nous ignorons tout pour l'instant – devraient alors servir à expliquer les séquences de questions et de réponses qui – comme nous l'avons prétendu – forment le noyau de la théorie de l'interrogation. Notre but n'est pas de poursuivre plus avant l'insertion de la théorie de l'interrogation dans la théorie de l'action. Nous voulions simplement indiquer sa possibilité. Ce qui a été proposé ici en se référant à la théorie de l'action de Chisholm, devra être refait en se référant aux théories de l'action de Pörn, de Aqvist et d'autres¹⁷. On comprendra que les questions non informationnelles (dont le but est de produire des dispositions d'action) pourront entrer dans un formalisme pareil, dans la mesure où la notion de disposition à agir elle-même reçoit une définition précise. On n'a qu'à consulter « Dispositions » de Tuomela¹⁸ pour se rendre compte du fait que cette possibilité existe.

Si nous comparons B-S et A-H à cette brève esquisse nous voyons que nous formalisons l'action interrogative tandis qu'eux étudient la forme intérieure du p à propos duquel l'interrogation se déroule, et des énoncés à l'aide desquels elle s'achève. Selon nous, cependant la seule interrogation concrète qui existe est l'action interrogative qui nous préoccupe; l'instrument normal de ces interrogations (les phrases interrogatives) doit être déduit comme une abstraction à partir de l'action interrogative concrète. Nous espérons que *dans l'avenir nos généralisations de B-S et de A-H rencontreront notre théorie de l'interrogation introduite à l'intérieur de la théorie de l'action.*

Une dernière remarque encore : $M(Ut(?p)q)$ peut être généralisé :

17. Voir *Handlungstheorien*, vol. 1, Fink Verlag München, 1980, Éd. par Hans Lenk.

18. Voir référence 9.

a) nous pouvons définir une action quelconque qui est utilisée comme moyen pour obtenir une connaissance $Ma(Ma(p,q),Kar)$,

b) cette action de a peut être une transformation de a lui-même : $Ma(Ma(Pat-Pa),q), Kar$: une transformation (T-langage de von Wright ¹⁹) est utilisée pour atteindre un but, au cours de l'effort de a pour savoir que r. Cette remarque nous montre que nous pouvons nous débarrasser du langage dans la théorie de l'interrogation. On rappellera que l'interrogation intérieure était pour nous fondamentale. Si une description d'une action de recherche interne est le contenu de l'expression que nous utilisons pour essayer de provoquer la collaboration d'autrui à notre recherche, le contenu de la phrase interrogative peut ainsi se déduire de l'action de recherche elle-même. Aussi nécessaires que sont ces directions de l'enquête, nous croyons cependant que le saut qui nous mène de l'action en général à l'interrogation en particulier est trop grand. Nous avons besoin d'une étape intermédiaire. Nous croyons que cette étape intermédiaire est la théorie des stratégies de recherche, la théorie des heuristiques. Nous reprenons encore une fois, cette fois-ci d'un autre point de vue, l'analyse d'un dialogue interrogatif.

Supposons qu'un système A cherche une information (et prenons-la aussi triviale qu'on veut : par exemple l'heure). Ce but de recherche étant adopté, le système A doit adopter une stratégie de recherche : regarder une montre disponible, ou, s'il n'y a pas de montre disponible en chercher une, ou si la probabilité d'en trouver une est petite, amener un autre système B à fournir à A l'information désirée. Cette stratégie de recherche est évidemment très simple dans le cas choisi; et cependant même là, elle comporte des incertitudes : toute montre peut être dérégulée; s'il n'y en a pas de disponible, l'exploration du milieu à la recherche de la montre comporte des paris; la consultation de B est un pari quant aux pouvoirs et au langage de B. Si nous nous écartons de ces questions qui nous servent trop — nous l'avons dit — comme exemple dans notre théorie de l'interrogation et si nous nous rapprochons de questions plus réalistes les degrés d'indétermination augmentent. Mais en quoi consiste l'effort d'amener un système B à fournir l'information que A recherche? Elle consiste encore une fois dans l'activation d'une stratégie de recherche, fournissant d'une part l'information cherchée et d'autre part un moyen de la communiquer à A. Si A et B étaient des ordinateurs, on pourrait caractériser l'interrogation comme une série d'entrées qui ne modifient que peu la mémoire de B mais qui causent B à modifier ses sorties. Les stratégies de recherche provoquées en B par A sont ou bien déjà à la disposition de B, ou bien doivent être construites à partir de la mémoire de B et des entrées interrogatives.

Nous nous trouvons donc devant une superposition de quatre stratégies de recherche (que nous pouvons appeler « quatre heuristiques ») :

- a) la stratégie de A à la recherche de l'information,
- b) la stratégie de B à la recherche de l'information,
- c) la stratégie de A à la recherche de la communication,
- d) la stratégie de B à la recherche de la communication.

Si un système se pose une question à soi-même, on peut le subdiviser en deux parties A 1 et A 2 pour reconstituer entre ces deux parties les rapports mêmes que nous venons de décrire.

Les actions dont nous parlions plus tôt sont donc des actions de recherche

19. G.H. von WRIGHT, « An Essay of Deontic Logic and the General Theory of Action », dans *Acta Philosophica Fennica*, fase XXI, 1968.

et la logique des questions doit donc être fondée sur la théorie de ces heuristiques. Cette conclusion nous offre ainsi un intermédiaire entre la théorie générale de l'action et la théorie spéciale de l'interrogation. En plus, elle nous montre que la théorie linguistique et logique de l'interrogation doit être subordonnée à la théorie (*non essentiellement linguistique*) des actions de recherche. Sandewall, suivant Newell²⁰, nous donne une définition très générale d'un problème. Un problème comporte toujours un ensemble d'objets P et un ensemble d'opérateurs Q. Si R est l'ensemble initial, inclus en P²¹ et M l'ensemble final, également inclus en P, « le problème général de résoudre un problème » est le suivant : il faut trouver une séquence $q_1...q_n$ composée d'éléments de Q, telle que $q_n(q_{n-1} \dots q_2(q_1(r)))$ existe et est élément de M (r étant élément de R). Étant donné qu'il existe de multiples opérateurs, il y a évidemment de multiples suites. Nous ne pouvons nous permettre de le parcourir toutes. Une méthode heuristique, ou de recherche, consiste en un procédé qui permet d'épargner l'utilisation d'un grand nombre de suites et qui sans nous garantir un succès certain, nous donne quand même une probabilité assez élevée de réussite.

Une théorie générale des heuristiques devrait nous indiquer, pour différentes classes de problèmes, les espèces d'heuristiques préférables à d'autres. Pareille théorie générale des heuristiques n'est pas encore à notre disposition. Tout ce que nous savons, c'est que dans certains cas particuliers certaines heuristiques réussissent. Toutefois, nous avons tout intérêt, si nous voulons comprendre l'interrogation d'approfondir les recherches en théorie des heuristiques. En effet, nous l'avons vu, chaque interrogation est associée à une superposition d'heuristiques. Concrètement d'ailleurs, chaque question nous donne des données initiales, quelques spécifications sur les données finales et, par sa forme autant que par son contenu, elle suggère quelques heuristiques dont l'usage pourra nous permettre d'atteindre l'élément final. Le caractère partiellement déterminé, et partiellement aléatoire des heuristiques rejoint précisément ce qui nous paraissait être l'essentiel de l'interrogation (et ce qui nous paraissait absent des théories logiques les plus importantes concernant l'interrogation).

Mais si une heuristique est une règle selon laquelle nous trouvons le chemin le plus court entre deux points d'un graphe²² tout est prédéterminé par la structure du graphe lui-même. Le problème ne subit plus de développement essentiel. Puisque selon nous l'essentiel de la théorie des interrogations est la théorie de la reformulation des questions, c'est en effet la représentation successive d'un problème par une succession de graphes qui sera à la fois proche de notre conception et proche de la théorie réaliste de solution de problèmes. Si la théorie générale des heuristiques est encore peu développée, la théorie générale de la reformulation des problèmes l'est encore moins. Nous ne pourrions donc pas emprunter des résultats tout faits à la théorie des heuristiques pour les appliquer à la théorie des questions. Nous devons les développer simultanément et en interaction.

D'autre part la théorie de la recherche du *problem solving* est certainement une partie de la théorie de l'action. Mais les théories de l'action sont à

20. E. SANDEWALL, « Heuristic Search : concepts and methods », pp. 81-101, de *Artificial Intelligence and Heuristic Programming*, Edinburgh University Press, 1971, Éd. par N.V. Fundler et B. Melzer.

21. Nous appelons P l'ensemble des séquences d'éléments de P.

22. Dans D. Michie, « Formation and Execution of Plans by Machines », pp. 101-124, la solution d'un problème est décrite par l'opération de trouver dans un graphe, un trajet entre des points initiaux et finaux. *Artificial Intelligence and Heuristic Programming*. Coll. M.V. Findler and B. Melzler, Edinburgh Univ. Press, 1971.

leurs débuts eux aussi et nous ne pourrons pas, là encore, emprunter des résultats tout faits pour les appliquer en théorie des heuristiques.

En fait, la théorie de l'*interrogation*, la théorie des *heuristiques* et la théorie de l'*action* sont toutes les trois inachevées et ce n'est qu'en les envisageant comme une unité à trois parties que nous les ferons progresser. La théorie la plus générale est la théorie de l'action; la théorie la plus spécifique est la théorie de l'interrogation et la théorie intermédiaire est la théorie des heuristiques. La théorie des questions comprises dans ce sens rejoint également la théorie des plans. Un plan d'un problème est un second problème tel que le premier peut se projeter sur le second, tandis que dès que nous avons une solution de ce second à notre disposition, nous avons aussi une solution du premier. Chaque question correspond à un plan (par exemple la question « Qui habite ici? » correspond à un plan tendant à retrouver les habitants des lieux du voisinage). Les reformulations des questions qui s'opèrent à la suite des réponses ou bien inexactes, ou bien partiellement inexactes, ou bien incomplètes correspondent à des plans plus efficaces et plus détaillés. L'activité d'interroger correspond à des plans d'ordre supérieur, transformant des plans moins efficaces en plans plus efficaces. Cette notion de « plan » fait se rejoindre questionnement et recherche, autant que recherche et action. Toute action est réalisation d'un plan; toute interrogation comporte un plan, fût-il extrêmement schématique. La théorie des séquences des questions devra se déduire de la théorie de la succession de plans, qui correspondent successivement à des « recherches » dans des espaces ou graphes de plus en plus adéquats, ou à des recherches plus près de l'optimalité dans un même espace ou un même graphe.

Nous achevons notre exposé en montrant que la relation fondamentale d'une logique de l'interrogation est immédiatement déductible d'une relation analogue en théorie de l'action. Cette relation fondamentale est la relation de « déductibilité ». Aussi bien A-H que B-S ont défini « la question q1 est contenue dans la question q2 » comme suit « toute réponse vraie totale à q2 est également une réponse vraie et totale à q1 ». Si q1 est contenu dans q2, nous dirons que la question q2 a la question q1 comme conséquence. Cette définition est évidemment inacceptable pour nous parce qu'elle montre la domination de la notion de « réponse » et de la notion de « réponse complète » qui, on le sait, sont inacceptables pour nous. Nous devons donc envisager successivement des généralisations :

1. Toute réponse partielle à q1 est une réponse partielle à q2.
2. Toute réponse d'un degré de partialité n à q1 est une réponse d'un degré de partialité m (m plus grand que ou égal à n) à q2.
3. Quelques réponses à q1 permettent de déduire quelques réponses à q2.
4. Quelques réponses à q1 permettent de déduire toutes les réponses à q2.
5. Chaque réponse à q1 permet de déduire une réponse à q2 (et il existe des réponses à q2 qui ne sont pas déductibles de cette façon).
6. Chaque réponse à q1 permet de déduire une réponse à q2 (et il n'existe pas de réponses à q2 non déductibles ainsi).

On notera que la série 3-6 peut se combiner aussi avec les notions mentionnées dans la série 1-2.

Cette séquence d'affaiblissements de « la question q1 est déductible de la question q2 », considérées pour nous permettre d'introduire nos idées plus dynamiques sur l'interrogation, n'est certes pas complète. Nous pouvons considérer toutes les parties de la question (telles par exemple les parties considérées par B-S) et introduire pour chaque partie la relation de « conte-

nir ». Nous pouvons aussi considérer différents degrés de développement de questions qui se reformulent et adapter la notion de « conséquence » à ces degrés de développement. On voit ainsi qu'une étude assez riche des différentes relations de déductibilité entre questions est possible.

Notre but en présentant ce chapitre nouveau de la théorie de l'interrogation est toutefois seulement de montrer que ces différentes notions correspondent immédiatement à la déductibilité entre actions. Nous pouvons en effet dire qu'une action en implique une autre dans la mesure où l'exécution ou la réussite, globale ou partielle de la première entraîne l'exécution ou la réussite globale ou partielle de la seconde. Nous avons plus longuement présenté cette notion dans un article qui paraîtra incessamment ²³.

Si une logique est essentiellement une théorie de la déduction, et si la théorie de la déduction entre questions correspond en tout à la théorie de la déduction entre actions, nous voyons une dernière fois que cette théorie de l'action dont nous préconisons l'utilisation détermine dans ses parties essentielles la théorie de l'interrogation ²⁴.

23. L. APOSTEL, « Réflexions sur la Théorie de l'Action : dialectique, implication et signification », dans *Communication and Cognition*, Gand, 1981 (à paraître).

24. Les idées défendues dans cet article doivent beaucoup à nos discussions avec Ruth Manor, et surtout à nos échanges avec Michel Meyer. Elles constituent une autocritique de L. Apostel : « A proposal in the Analysis of Questions », *Logique et Analyse*, 1969.